

Quarante ans, et puis après?

André Payette

Volume 13, numéro 1 (73), 1971

Le temps des écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30773ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Payette, A. (1971). Quarante ans, et puis après? *Liberté*, 13(1), 11–13.

Quarante ans, et puis après ?

Ma vie n'a pas commencé il y a six mois : elle se continue ; et si je l'examine rétroactivement, c'est le roman que je n'écrirai jamais : je l'aurai trop vécu et il a la qualité de n'être pas terminé. Quant à son point final, comme je n'ai pas l'intention de l'y mettre moi-même, je veux l'emprunter à la musique et que mon dernier souffle soit un point d'orgue.

Tout s'est à peu près précisé dans la nuit de mes vingt-neuf à trente ans, à Paris, en 1960. Ce fut une nuit d'insomnie complète : je cessais d'appartenir aux vingt ans et je m'interrogeais sur mon avenir avec le sentiment de n'avoir jamais rien fait. Jusque-là, j'avais vécu bien de mes nuits dans des gares anonymes de chemin de fer où j'avais toujours un train à prendre, qui partait toujours sans moi. Le train était là, qui laissait lentement la gare, et moi qui avais réussi à franchir la grille avec mes quatre ou cinq valises, je courais en criant qu'on m'attende, j'atteignais la porte fermée de mon wagon, je gesticulais qu'on m'ouvre, mais de l'intérieur on faisait semblant de ne pas comprendre, si bien qu'au bout d'un long moment, épuisé, je devais m'arrêter pour m'éveiller en sueur. Cette nuit-là, je n'ai pas rêvé ; j'ai même cessé de rêver à ce que j'allais faire lorsque je serais grand : *j'étais grand*, j'étais *dans* mon avenir. Cette certitude physique vécue cette nuit-là allait déclencher un processus quotidien de libération à l'égard du *faire* et en faveur de l'*être*. Dix ans plus tard, ce n'était plus la guerre d'Algérie et les bombes qui sautaient, la nuit, à Paris. C'était Montréal,

au lendemain de l'enlèvement de James Richard Cross. Je n'avais pas quarante ans : *I was forty*.

Chez Valère, à l'université de Montréal, en 1950, nous étions quelques-uns, autour d'un mauvais café, à avoir vingt ans. Le duplessisme nous fatiguait bien un peu, mais, à vrai dire, il ne nous torturait pas encore tout à fait l'esprit. Nous aimions le théâtre, les lettres, la philosophie et nous l'écrivions dans le Quartier Latin où il nous arrivait quelquefois, bien timidement, de contester. C'est Chez Valère, entre nous, et le plus souvent *entre* les cours, qu'il nous arrivait de remettre le monde en question, de rêver aussi à ce que nous allions faire dans la vie : nous étions tous issus du *cours classique* et nous rêvions de devenir écrivains : poètes et romanciers. Sartre et Camus, avec Gide, étaient nos modèles ; le chef-d'œuvre littéraire, notre idéal ; la parution, une condition absolue. Nous étions en même temps tous très amoureux et sauf une exception nous nous sommes tous vite précipités dans la vie conjugale. Le journalisme, la radio, la télévision et le cinéma où nous nous sommes tous, par nécessité, un peu plus tard retrouvés étaient exclus : nous n'y pensions pas encore : nous étions de formation littéraire linéaire, point, à la ligne.

Le journalisme, dans la presse écrite d'abord puis électronique ensuite, fut et demeure, avec le voyage, ma planche de salut, mon lieu d'expression. S'il m'est arrivé de commencer la rédaction de quelques romans dont les manuscrits demeurent inachevés c'est que le temps de chaque déception amoureuse fut trop bref. Je garde le goût de quelque trois mois à vivre éloigné, dans une île grecque par exemple, et à écrire ce qui pourrait être un roman, mais cette espèce de courage me manque, qui vous rive ici, tous les jours après le travail, et pendant des semaines, à un pilori, alors qu'il fait beau dehors ; que le monde reste à découvrir ; que les femmes sont désirables autrement qu'en rêve ; qu'il fait bon boire et parler des nuits entières avec des amis ; que l'été, les plages sont chaleureuses ; que l'hiver, les montagnes appartiennent à qui les apprivoise ; qu'enfin tout devient tentation qui vous éloigne de la machine à écrire, que cela est bon et qu'y succomber n'est pas pécher. Journaliste, je le

suis maintenant depuis près de vingt ans et j'aime ce métier qui me permet à la fois de vivre et de m'exprimer aujourd'hui sans dissociation.

Né avec et ayant été élevé durant *la crise*, chaque décennie par la suite a été marquée socio-politiquement. Après la pauvreté des années 30, ce fut à l'âge de mes dix ans, en 1940, la guerre avec le retour du travail et celui d'une certaine aisance. A vingt ans, la brèche qu'avait ouverte plus tôt la grève d'Asbestos allait déterminer une attitude nouvelle, définir une démarche de l'esprit et de l'action, me faire prendre conscience de mes origines ouvrières. Puis à trente ans, j'ai en même temps vécu la décolonisation du tiers monde et le décollage de la révolution tranquille. Depuis, l'accélération caractérise mon monde à une cadence vertigineuse que j'accepte, que j'assume et qui me plaît.

Ma vie personnelle a connu les mêmes bouleversements que ces quatre décennies du monde extérieur par l'amour et la mort. On mourait beaucoup autour de moi, dès mon enfance. On s'aimait beaucoup, aussi. Avant ma quarantaine, j'ai vu la vie tuer un premier grand amour et la mort m'en ravir un second. Aujourd'hui, je n'ai pas peur de mourir, mais un peu d'aimer : j'ai un goût passionné de vivre.

A quinze et à vingt ans, je rêvais de devenir écrivain. A quarante, je le suis. Il y a vingt ans, je confondais écrire et publier. Vingt ans de vie m'ont appris qu'*être écrivain* n'était pas nécessairement *cela*. C'est une manière de vivre, une façon de voir les choses qui ne sont pas tout à fait les mêmes que celles des autres et qui demeurent sans cesse affaire et respect de ponctuation.

ANDRÉ PAYETTE